

Un air valdotain



Ils sont là, dans le pré en pente, devant leur magnifique Grivola neigeuse, pendant que dans la salle-atelier du V^e Stage Valdotaïn deux enfants de stagiaires commencent à peindre. Ils sont dehors, les petits du village, à jouer... Mais les enfants attirent les enfants, comme les fleurs attirent les abeilles. Ils approchent, ils collent le nez à la vitre, puis, l'un entre, puis l'autre, et ils se tiennent immobiles, un doigt à la bouche, sans rien dire.

Alors, de mon italien malhabile, et de mes mains offrantes, je présente le papier, les pinceaux :

— Tu veux peindre ?

— Non !...

Et puis, les yeux hésitent, mais les mains se tendent. Enrico se lance :

— Ce qu'on veut ?

— Oui, oui, ce qu'on veut...

Et puis Roberto, et puis Marco.

Ça y est... Chaque jour, ils arrivent plus nombreux, et l'atelier est bientôt trop étroit. On peint debout, on peint à plat, on peint par terre : LA RUCHE EST PLEINE.

Et c'est un dialogue incroyable qui s'engage entre les petits de Saint-Nicolas d'Aostè, et la maîtresse de Marseille : oui, Freinet, LA GRAMMAIRE EST BIEN-INUTILE...

Le fluide passe !

C'est des « Signora Maestra » par-ci et par-là, des sourires et des yeux levés pleins de la magique espérance.

Tant et si bien que par une belle averse, bien montagnarde, la porte s'ouvre et entrent deux minuscules petits poucets en capuchon jaune, se tenant par la main, ruisselants : c'est Paola, 6 ans, et Rossana, 5 ans et demi, petites bonnes femmes aux visages de poupées, aux immenses yeux gris :

— Signora Maestra, veniamo a di pingere ! ...

AOSTA BELLA !

Le cinquième jour de stage, il y a au mur une belle et lumineuse farandole de tableaux arc-en-ciel, et des modelages fantaisistes ou émouvants. Il y a au mur deux grandes tapisseries : « Les Coqs », pleins d'humour, avec leur crête sur le dos, plus que sur la tête, et la « Mariée » (la « Sposa ») pure et sereine, avec son voile en corolle, et son bouquet de cœurs — pure et sereine comme la fille Myriam qui l'a gravée d'un premier jet — et dont la maman disait, le premier jour : « Elle ne sait pas tenir un crayon »... et quatre jours après : « Je vous remercie Madame... « on » ne la comprenait pas, cette petite... »

La conclusion, c'est le petit diablotin du stage, Enrico, qui me l'a donnée ; mais c'est celle de tous les petits enfants du monde, dont on ouvre soudain en grand la fenêtre sur la joie la plus complète... LA JOIE INTERIEURE — sur l'immense chantier en gestation dans les doigts de tous les petits d'hommes : la libre création, des mains, des yeux, du cœur, de l'esprit — afin de participer plus intensément à l'épanouissement universel, sans lequel l'être humain n'est que « sujet », au lieu d'être « acteur ».

La conclusion, la voici de nouveau vivante à mon cœur et à mes oreilles : Enrico a peint, modelé, dessiné, gravé, pyrogravé au long des heures. Il me regarde, de bas en haut :

— Domani, si puode a di pingere ?

— Si.

— E venerdì ?... — Si, — ... E sabato ?... — Si,

— E Domenica ? ... — Esposizione... — Oh ! nous viendrons voir !

— E lunedì ? ... — Je retourne en France...

Et Enrico, la main sur son petit cœur :

— Pecato !

Et ce « pecato » est, je crois, bien mieux traduit par : « C'est un péché », car c'en est un de refermer la grande écluse du bonheur sur cette force incoercible que chaque être humain porte en lui — et que d'autres êtres dits humains s'arrogent le droit de contrôler, de canaliser — disons le mot — de TARIR !

« Pecato », mon petit Enrico ! Mais nous sommes des milliers maintenant à laisser chanter les petits d'hommes, outils en mains !

Et dans ta belle vallée, tu n'as plus longtemps à attendre, tant les yeux des stagiaires d'AOSTA brillaient de foi et d'impatience !

P. QUARANTE

